

l'intérêt d'une histoire totale portant sur une édition ancienne consacrée à un auteur antique. Celle-ci permet non seulement de situer utilement de tels livres dans la chaîne qui nous a transmis le texte et d'en cerner les mérites comme les manques, mais aussi d'insérer la production de ce type d'ouvrage dans un contexte plus large, celui du milieu des imprimeurs, avec leurs atouts et leurs contraintes, et celui des humanistes, dont les travaux dépendent, pour être diffusés, du bon vouloir de mécènes plus ou moins convaincus de leur valeur culturelle et que leur passion pour le savoir ne prémunit pas nécessairement contre la jalousie et l'amour du luxe et des prébendes. En outre, l'immense travail de quarante ans consacré à l'édition de Calliergi par Staffan Fogelmark fournit aux philologues et aux historiens du livre une documentation abondante, des relevés minutieux de variantes textuelles, de caractéristiques matérielles du travail éditorial et des statistiques qui font sens. Enfin, comme cela a été dit d'emblée, au-delà des analyses techniques, le livre invite ses lecteurs à partager les aventures intellectuelles de celui qui l'a conçu. Espérons que malgré son prix élevé, il sera abondamment diffusé, car il associe à la richesse du contenu la beauté formelle des chefs-d'œuvre de l'imprimerie qui depuis le XV^e siècle sont conservés et admirés dans de nombreuses bibliothèques.

Monique MUND-DOPCHIE

Matteo STEFANI, *Marsilio Ficino lettore di Apuleio filosofo e dell'Asclepius. Le note autografe nei codici Ambrosiano S 14 Sup. e Riccardiano 709*. Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2017. 1 vol. relié, 24,5 cm x 17,5 cm, IX-146 p. (MINIMA PHILOLOGICA, SERIE LATINA, 8). Prix : 16 €. ISBN 978-88-6274-706-6.

Dans une lettre datée de Bologne le 10 mars 1486, Philippe Béroalde l'Ancien apostrophait Jean Pic de la Mirandole « comme un nouvel Apulée » s'abreuvant à la coupe limpide et « nectaréenne » de la philosophie. Exactement 31 ans plus tôt, en mars 1455, Marsile Ficin finissait de transcrire le *De deo Socratis* du même Apulée, dans le ms. S 14 Sup. de la Biblioteca Ambrosiana, entièrement autographe ; tandis que c'est dans les pages du ms. 709 de la Biblioteca Riccardiana, partiellement autographe, qu'il devait copier en mai 1456 d'autres textes apuléens comme le *De mundo* et le *De Platone et eius dogmate*, avec un long fragment de l'*Asclepius*. Grâce à l'acribie d'un jeune savant de l'école de Turin, Matteo Stefani, formé à la discipline philologique par l'éminente latiniste Giuseppina Magnaldi, nous disposons à présent d'une édition des transcriptions annotées de Ficin dans les deux manuscrits milanais et florentin. L'édition se compose de quatre chapitres : après la description des deux *codices* ficiniens et l'analyse brève mais complète de leur position dans le *stemma codicum* des manuscrits philosophiques d'Apulée (p. 3-11), l'auteur traite de Ficin philologue (p. 13-23) puis de Ficin philosophe (p. 25-37) et donne (p. 39-146) les notes du ms. Ambrosiano S 14 Sup. au *De deo Socratis*, suivies de celles du ms. Riccardiano 709 à l'*Asclepius* § 38-41, au *De Platone* et au *De mundo*. Tout en se basant sur l'édition Moreschini (Teubner, 1991) des *De philosophia libri* d'Apulée, l'auteur a pris le parti de donner les seuls extraits annotés par Ficin et d'éditer intégralement ses *marginalia*. Ainsi, toutes les interventions ficiniennes sont-elles publiées, qu'elles soient de nature critique *sur* le texte d'Apulée (corrections, retouches ou variantes précédées de *vel* ou *aliter*) ou bien philosophique *en marge* d'Apulée

(résumés ou *notabilia* indépendants des interventions textuelles), sans que l'édition ne soit encombrée de ces passages « muets » où Ficin, purement copiste, n'est intervenu d'aucune façon. Ce faisant, on suit Ficin pas à pas dans sa lecture, à une époque de sa formation où, helléniste plus que débutant, les sources du platonisme latin lui sont essentielles à la bonne connaissance de Platon. À ce stade précoce de sa carrière, Ficin se montre déjà un philologue *sui generis* et ce n'est pas le moindre mérite de Matteo Stefani que de documenter l'état de la « philologie latine » ficinienne autour de 1455. En s'inscrivant dans la double lignée de savants comme Sebastiano Gentile, Ernesto Berti, Antonio Carlini (pour Ficin) et Pasquale Arfè (pour Nicolas de Cuse et Albert le Grand), Matteo Stefani tire le meilleur parti possible des apports de la codicologie à la compréhension de la pensée ficinienne. Il semblerait fini le temps (du moins doit-on l'espérer) où l'on pouvait prétendre comprendre Ficin, voire expliquer sa pensée, sans connaître ses manuscrits. Une réflexion identique vaut pour Pic de la Mirandole et d'autres grands de la Renaissance. Pendant trop longtemps, dans les représentations conventionnelles du Quattrocento, Ficin a été cantonné à sa métaphysique, alors que son ami et parfois rival Politien remplissait la fonction du poète philologue. Or, cette commode répartition des rôles ne correspond nullement à la réalité. Le cas présent des *Philosophica* d'Apulée nous le confirme, si besoin était : pour s'informer des doctrines de Platon avant de savoir suffisamment le grec, Ficin eut recours à plusieurs manuscrits apuléens (dont au moins un nous demeure inconnu, cf. p. 14) en prenant soin d'établir un texte de travail ; pratique observée par lui tout au long de sa carrière, lorsque, devenu helléniste chevronné, il traduit Platon et Plotin. À l'évidence, il lui eût été impossible de « philosopher » sans vérifier, collationner, comparer, amender les *codices* à sa disposition, ni sans réfléchir sur la signification – ici grammaticale entendue – des textes auxquels il demandait la clef de ses conceptions platoniciennes. Sans égaler la science positive des philologues actuels, puisqu'elle recourt souvent à des conjectures *ope ingenii* et n'améliore pas systématiquement le texte transmis (cf. par ex. p. 98-99), cette attitude vis-à-vis du texte d'Apulée marque une étape significative en combinant deux approches opposées, bien étudiées par Pasquale Arfè sur les *Opuscula* d'Apulée dans le ms. 10054-56 de la Bibliothèque royale Albert I^{er} : la glose philosophique de Nicolas de Cuse et la glose critique de Giovanni Andrea Bussi. Une telle synthèse entre deux procédés jusque-là antithétiques ou presque, suffit à distinguer Ficin de ses illustres prédécesseurs et le rattache pleinement au monde des humanistes florentins. Mais je laisse aux philologues le soin de mettre en valeur la contribution précieuse de Matteo Stefani de ce point de vue, pour m'attarder sur le gain philosophique de son travail. Il consiste – dans la marqueterie d'annotations multiples recouvrant les pages de l'Ambrosiano et surtout du Riccardiano – à rendre tout à fait lisibles dans la mise en page les annotations ficiniennes à caractère plus conceptuel, distinguées du reste de la transcription par un trait séparateur, par un corps mineur et par leur position précise (haut, bas, droite ou gauche) dans le feuillet original. Mise à part sa fascination pour les enseignements hermétiques véhiculés par l'*Asclepius* pseudo-apuléen dans le Riccardiano 709, Ficin semble avoir concentré son attention sur les passages d'Apulée évoquant l'immortalité, la divinité et l'ascension de l'âme (p. 27-31) ; la *prisca theologia* ou sagesse des Anciens (p. 32) ; la nature et la fonction cosmologique des démons (p. 33-35) ; enfin la justice et l'éthique (p. 36-37). Si les annotations sur les démons sont

surtout concentrées, comme on s'en doute, dans les marges du ms. Ambrosiano S 14 Sup. (part. p. 47-71) sur le *Démon de Socrate*, j'ai relevé d'autres thèmes tout aussi essentiels dans le Riccardiano 709, dont la transcription commence à la p. 75 (où d'ailleurs le passage un peu soudain au Riccardiano méritait d'être mieux signalé au lecteur). Parmi les thèmes cardinaux : l'âme du monde (p. 77, 85) ; la nature de l'homme (p. 90-94) ; les vertus, les passions et les vices (p. 106-115) ; la nature et la vie du sage (p. 116-123) ; la politique platonicienne et les gouvernements (p. 123-130). Certes, il ne s'agit souvent que de gloses brèves ou de formules lapidaires permettant à Ficin de fixer un rappel au texte qu'il copie, pourtant on aurait tort d'en conclure à leur moindre importance. Leur fonction de pierre d'attente pour des développements plus tardifs ou des discours plus étayés a bien été remarquée dans deux cas éloquents : les folios 12r-12v du ms. Riccardiano 709 contiennent un excursus sur Hermès Trismégiste (où Ficin a significativement biffé, en un second temps, « discipulus Platonis ») qui anticipe l'*Argumentum* au *Pimandre* pour Cosme de Médicis (1463) comme Maurizio Campanelli l'avait déjà remarqué en 2011 (p. 30-31) ; tandis que le folio 25r du même ms. sur la justice dans les trois parties de l'âme humaine, préfigure ce que Ficin remarque, après 1464, à propos du *Théagès* sur le savoir, et du premier livre de la *République* (p. 36). J'ajoute à ces observations deux remarques parmi bien d'autres à faire dans cette moisson : à hauteur des folios 154v-156v de l'Ambrosiano S 14 Sup., Ficin souligne des passages sur le démon-âme intrinsèque à l'individu et sur les « Socratis praesagia » dont il n'est pas difficile de retrouver des échos dans son *Argumentum* plus tardif à l'*Apologie de Socrate* (cf *Argumentum Marsilii in Apologiam in Marsilii Ficini Opera* 1576 reprint S. Toussaint, Lucca³ 2014, p. 1387-1389 & in *Platonis Opera*, Venise 1491, f° 167r col. gauche - f° 167v col. droite). On sait l'importance de ces textes dans le débat sur le démon socratique aux XVI^e-XVII^e siècles, notamment chez Descartes. Autre détail, autre signal : au folio 32v du Riccardiano 709, Ficin remarque « Avari pellendi a gubernatione », ce qui ne va pas sans nous rappeler que l'*Hipparque* pseudo-platonicien – dont une traduction fut offerte au richissime Cosme de Médicis, alors maître de Florence – porte aussi sur l'avidité et l'avarice. En bien des cas, le Ficin lecteur d'Apulée en 1455-56 prépare le Ficin lecteur du Platon grec et annonce Ficin tout court. Je ne peux conclure sur cette édition, en tous points louable, sans attirer l'attention, au-delà de Ficin, sur le rôle de semblables publications dans le contexte actuel de nos études. Une consigne de plus en plus explicite dans certaines évaluations nationales et internationales voudrait que l'édition critique ne fût plus ce qu'elle a toujours été pour les savants depuis deux ou trois siècles, un travail d'érudition scientifique hautement personnel. Cependant, ceux qui savent lire et éditer un manuscrit grec ou latin et ceux qui ne le savent pas faire n'appartiennent-ils pas à deux catégories scientifiquement opposées ? Assurément, le présent travail de Matteo Stefani relève de la première. Stéphane TOUSSAINT

Andrea BOLLINGER, Andreas CESANA & Fritz GRAF (Ed.), *Johann Jakob Bachofens Gesammelte Werke. IX – Reiseberichte, Autobiographie, Varia*. Bâle, Schwabe, 2015. 1 vol., 608 p. Prix : 120 CHF. ISBN 978-3-7965-0015-2.